

Claude Hagège, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences de l'homme*

Robert Lafont

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/3520>

DOI : [10.4000/praxematique.3520](https://doi.org/10.4000/praxematique.3520)

ISSN : 2111-5044

**Éditeur**

Presses universitaires de la Méditerranée

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 1986

Pagination : 83-88

ISSN : 0765-4944

**Référence électronique**

Robert Lafont, « Claude Hagège, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences de l'homme* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 6 | 1986, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 15 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3520> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3520>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Claude Hagège, L'HOMME DE PAROLES. CONTRIBUTION LINGUISTIQUE AUX SCIENCES DE L'HOMME, Paris, Fayard, 1985.

Le très grand succès de ce livre (et de son auteur par ce livre) n'est certes pas usurpé. Il repose sur l'établissement d'une connivence fulgurante et profonde entre le linguiste et l'usager de la langue. Tout homme parleur aime parler de ce qu'il parle. La fonction métalinguistique est occasion de performances complaisantes, c'est-à-dire de plaisir. Que Cl. Hagège ait rencontré, surtout grâce à une émission fameuse de télévision, un accueil chaleureux, est donc une chance naturelle. Encore fallait-il la saisir. Le talent de la parole démonstrative était indispensable. Il n'y suffisait pas. Deux qualités opposées et complémentaires apparaissaient nécessaires : la science accumulée, celle de tout véritable linguiste, qui ajoute à l'exercice pratique de quelques systèmes naturels une information sur une foule d'autres ; l'amour de la langue, l'amour passionné, l'amour fou, dirait-on à le lire, - et l'on désigne par là cet hommage de l'homme éclairé à son espèce, l'enthousiasme anthropologique, l'admiration active de l'hominisation. Le public ne s'y trompe pas, rencontrant une justification par la science et par un plus haut plaisir de son propre intime plaisir d'homme de paroles.

Cl. Hagège est très près de dire cela même dans les dernières pages de son livre consacrées aux "langues objets d'amour", qui sont de belles pages très pleines de sens. Puisque j'écris dans une publication volontairement 'théoricienne', j'indiquerai donc dans quelle direction la théorie pourrait être retravaillée pour accueillir cette forte démonstration. Sans doute n'avons nous pas assez tenu compte du fait que la construction libidinale du sujet et son inscription érotique en toute performance discursive traverse la frontière entre praxis linguistique et praxis de linguistique. Simplement, - Hagège le montre bien - parce qu'on parle du langage avec ce langage même. A l'idéologie de la grammaire il faudra bientôt ajouter une critique de l'inscription du sujet vécu dans la transcendance du sujet canonique de l'algorithme élémentaire.

Cette prise réalisée sur les terrains vagues de l'opinion par un homme de discipline scientifique est pour la science une occasion exceptionnelle. Nous la croyons particulièrement bien occupée. Les curieux d'une linguistique divulguée vont être conduits, avec autorité et souplesse à la fois, quelquefois à l'envers de modes pédagogiques banales, d'extensions abusives de modèles fortement idéologiques (disons notre opinion : contre la vague d'un structuralisme mécaniciste), vers des réflexions fondamentales.

J'énumérerai les trois groupes de propositions sur lesquels je me trouve profondément d'accord avec Cl. Hagège. Ce sont d'abord les propositions qui concernent l'innéité du langage. Reprenant l'hypothèse de Hyden sur les engrammations ou dépôts mnésiques, notre auteur rétablit en anthropologie linguistique ce qu'il reconnaît être un néo-darwinisme. Il fait justice en particulier de la conception d'une syntaxe innée, incrée, telle que la grammaire générative en a répandu le modèle. Sa formulation d'un double apprentissage de l'enfant (de la construction des expressions linguistiques, de l'application de ces expressions à la connaissance sensitive du monde) est excellente : nous retombons de l'idéologique dans le biologique. Nous retrouvons la science de l'homme.

A propos de la 'créologénèse', Hagège continue à rompre des lances. Contre les tenants de la simplicité des langues en genèse. Contre le racisme blanc européen, en fait. Mais il ne se contente pas d'un refus du préjugé. Il occupe le lieu théorique de ce préjugé en avançant le concept de 'langues riches en traits dominants' (p. 40). Les pidgins ne sont pas des 'instruments rudimentaires répondant à la nécessité d'une communication minimale', mais des systèmes construits selon les 'propriétés largement diffusées dans la plupart des langues connues'. Il semble qu'il y ait là l'amorce d'une méthode d'étude de la créologénèse, mais aussi une ouverture vers la compréhension de la 'planétarisation du sens', en cours dans l'adaptation des idiomes hérités à la connaissance moderne de l'univers.

Quant à ce dernier problème, qui recouvre le fait ancien de structuration transsystémique des significations (cf. la prise en charge par les 'dialectes tribaux' de la Germanie des articu-

lations gréco-latines du sens, entre IXe et XIIIe siècles), nous avons beaucoup à réfléchir, avec Cl. Hagège, sur la divergence linguistique. "Les langues diffèrent non par ce qu'elles peuvent ou non exprimer, mais par ce qu'elles obligent à dire" (p. 49). Nous avons l'habitude de parler sur ce point de logosphère propre à chaque système naturel. Il faut ajouter la vue qui nous est proposée sur les 'homologies' qui permettent la traduction à tout coup, malgré l'intraduisibilité constante. Vue sans doute sur les fonctions communes du sens, qui ne sont pas des universaux, mais des contraintes logiques de l'activité langagière elle-même. L'une de ces contraintes, Cl. Hagège la reconnaît avec nous dans la 'désignation de soi et des autres dans l'acte d'interlocution' (p. 67).

Le second groupe de propositions qui nous retient concerne les données fonctionnelles, précisément, du langage. Il s'agit, encore une fois, de bannir des fantasmes idéologiques, celui, par exemple, de la motivation référentielle du signe. A notre avis cela n'abolit pas la 'motivation sémiologique', les 'étymologies', qu'on les trouve chez Guiraud ou chez Fonagy. Cl. Hagège dégage une condition d'irrecevabilité de l'impression du monde dans le signe linguistique : "Mais toute adéquation se trouve à l'avance bannie par l'existence incontournable d'un fait : une immense faille se creuse entre l'infinité des sens exprimables et le nombre très limité des sons articulables par l'espèce " (p. 119). Nous sommes bien d'accord. Mais ne serait-ce pas là une justification de recherches sur la médiation du symbolique ? Hagège use peut-être là de méfiance excessive et tombe au risque de refermement. C'est cependant sous le signe d'un jugement de grande force sur "l'homme dialogal" qui "ne se résigne pas à l'effacement de toute trace du monde matériel dans la langue". S'il est vrai que "la dialectique du conventionnel et du motivé nous apprend quelque chose sur l'homme de paroles, sujet permanent de perplexités" (p. 127), ne pourrait-elle nous apprendre quelque chose sur la construction symbolique de la réalité ? Pour nous, là est le problème de l'impression des praxis de contact avec le réel dans la praxis linguistique.

A cette dernière remarque, on voit bien ce qui nous passionne dans l'exposé de Cl. Hagège. Cette tentative de mettre la lin-

guistique en circulation publique tourne sans arrêt à la discussion actuelle sur la linguistique, ses présupposés inavoués, ses orientations quelquefois étourdies. Dans la discussion, nous nous trouvons, jusque dans la divergence sur les procédures d'analyse, du même côté que lui.

Il en est de même quand la charge est poussée, avec beaucoup de verve, contre la citadelle du préjugé : l'ordre naturel, les vrais principes, la clarté du discours, tout cela lié à l'ethnocentrisme à prétention universaliste de la pensée classique française. Hagège démonte rapidement, mais efficacement cette sottise à manchettes, dont le règne n'est pas aboli en ce royaume culturel prétendument démocratique. Nous aimons bien ce qu'il prouve, à partir de l'inventaire des langues, de la relativité de l'ordre SVO. Nous irions plus loin : le maintien des termes sujet et objet suspend encore la critique à l'idéologie critiquée. Dire que SVO représente 15 % des langues connues, c'est admettre S dans ces langues. Or nous croyons que "là est la question". La praxématique, en faisant l'économie de S et de O, voudrait montrer que le "sujet grammatical" n'est pas étranger au type de langues où il a été produit, et à l'ordre SVO qui l'a 'vérifié'.

Ce sont des "langues d'essentialisation". Hagège, après Benveniste et selon la démonstration sur le chinois de J. Gernet, reprend avec raison la thèse de l'influence des structures linguistiques sur les modes de pensée". "Pour les Chinois, dont la langue était dépourvue de toute flexion, la notion abstraite de substance ne pouvait avoir le même caractère de nécessité-logique que pour les missionnaires européens des XVIIe et XVIIIe siècles, usagers des langues qui distinguaient déjà l'adjectif du substantif et héritiers d'une longue tradition scolastique" (p. 141). Reste à savoir, en conséquence, ce que vaut une grammaire des 'parties du discours' appliquée au chinois.

A un niveau de moindre importance théorique, mais de plus lourde encore imposture, il y a l'absolutisation des langages dominants. Hagège prend l'initiative louable de divulguer, sous le label de la science linguistique, les acquis de la sociolinguistique historique. Il fait justice de la prétention de l'Etat à représenter la norme d'un corps citoyen tout entier : il y a en fait et toujours prépondérance d'un groupe social ou

ethnique. Un exemple instructif est l'hébreu moderne, dont la réalisation phonique obéit aux incapacités articulatoires des Juifs européens occidentaux, maîtres pendant longtemps de l'Etat d'Israel. L'exemple le plus massif est naturellement celui de la France bourgeoise et "glottophage" (comme dirait L.-J. Calvet). Le rappeler aux Français leur est utile tout particulièrement : l'aberration est toujours moins bien perçue au lieu où elle est institutionnelle.

Quittons ce parcours, où il y a tant à apprendre, reconnaître, discuter. Hagège devait conduire son public à sa propre théorisation. Elle est clairement exposée en une soixantaine de pages <sup>1</sup>. Il s'agit de la 'linguistique socio-opérative'. Elle se présente comme une théorie totalisatrice, en ce sens qu'elle articule trois 'points de vue' : le morphosyntaxique, le sémantico-référentiel, l'énonciatif-hiérarchique. Disons, en affadissant un peu l'énoncé, qu'elle recouvre les domaines de la morpho-syntaxe, de la sémantique et de la pragmatique. Et qu'émanant de cette position anthropologique d'ensemble que l'exposé précédent mettait en débat avec les linguistiques mécanicistes, elle est très convenablement un remplacement contestataire de l'idéalisme des syntactiques, du formalisme de sémanticiens structuralistes et de la pragmatique américaine récente.

La linguistique socio-opérative nous intéresse beaucoup comme tentative de retrouver un tout du langage, sur la rencontre du social et du subjectif. Cette rencontre donne naissance au concept de l'"énonciateur psychosocial" (p. 237). Cet 'énonciateur' permet de renoncer 'aux mirages sécurisants' du "locuteur-auditeur". Tel est l'angle d'attaque théorique sur le domaine de la pragmatique. L'affaire est importante. Il y va d'une restitution de l'homme multidimensionnel, de 'l'homme dialogal', articulation forte du sujet et du socius en tout acte de parole. Cette restitution est une protection urgente à prendre contre cette sorte de 'vidage d'humanité' que les formalismes linguistiques ont opéré dans les trente dernières années au bénéfice de catégories logiques transcendantes, et qui nous menace de nouveau avec une banalisation formulaire repérable facilement à l'expan-

sion d'une certaine pragmatique. L'amour de la langue rejoint ainsi un nécessaire combat, par la science, pour 'l'homme de paroles'.

Robert LAFONT

1. On trouvera une formulation plus technique et plus appuyée dans Cl. Hagège. 'Les Pièges de la parole, pour une linguistique socio-opérative', Bulletin de la Société de linguistique de Paris, tome LXXIX, 1984, fasc. 1, pp. 1-47.